

LE COIN DE FANCHETTE

Alonzo.—Vous écrivez, —et je reproduis textuellement : “ Un jour, par hasard, j’ai lu un petit roman de Mme Riccoboni, intitulé : ‘ Ernestine. ’ Ce roman date du dix-huitième siècle. Vieux jeu, direz-vous. Soit, mais je n’ai rien trouvé encore parmi nos contemporains pour égaler l’exquise sensibilité de ce volume. Il est tellement gracieux, tellement délicat, qu’il échappe à l’analyse. ” Si votre information, mon cher correspondant, peut servir, je suis trop heureuse de la donner ici.

Armanda.—Il faut cacher nos peines aux regards des curieux et des indifférents : c’est une des pudeurs de l’âme. Ce sujet me rappelle une parole de Michel-Ange que je propose à votre admiration. “ J’ai du moins cette joie au milieu de mes chagrins, que personne ne lit sur mon visage, ni mes ennuis, ni mes désirs. . . . ”

La bonne dévote.—Vous avez un pseudonyme qui promet. En remplissez-vous toutes les obligations ? A mon humble avis, j’estime que ce n’est pas en assommant les gens à coup de goupillon qu’on les rend plus pieux. Mieux fait douceur que violence, vous savez

Hermiette.—Pourquoi ne m’écrivez-vous pas plus souvent ? Une fois par année, ce n’est pas assez. Quel dommage pour moi de ne pas vous avoir vue à votre passage à Montréal ! Revenez au plus tôt pour que nous ayons ensemble une bonne longue causerie. Surtout ne manquez pas de me prévenir de votre visite en ville. 2° Vous ne serez nullement inquiétée relativement à ce dont il est question dans la dernière partie de votre lettre. Amitiés, petite Hermiette.

Dew Drop.—Je défie n’importe quelle marraine d’avoir une filleule plus gentille que la mienne. Elle s’appelle Marthe-Françoise et ne compte pas 15 jours encore. C’est donc un bébé tout neuf.

St Maur.—Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, on ne parle jamais mal de sa patrie, quel que soit son gouvernement, de même qu’on ne parle jamais mal de sa mère, quelles que soient ses fautes. J’aurais bien voulu qu’on essayât à venir dénigrer le Canada devant moi quand j’étais à l’étranger ; je vous affirme qu’on ne l’eût pas fait deux fois. Si vous êtes un vrai Français, vous savez ce que vous avez à faire,

Globe.—Je crois l’édition des *Fleurs Champêtres* à peu près épuisée.

Lotte.—Un peu de coquetterie sied aux femmes. C’est le sel de la vie sociale. 2° Alors, apprenez à sourire des yeux, c’est le sourire intelligent.

Rosenfeld.—“ De l’Ame des Amoureux sont faits des rayons de lune. ” Est-ce assez joli ? 2° Les visites dans l’après-midi ne commencent pas avant trois heures. 3° *La Croix de Berny* est une joûte littéraire entre Théophile Gauthier, Méry, Jules San’eau et Mme de Girardin. Le style de ce roman n’a point l’allure rapide du style de nos contemporains. Il est intéressant tout de même.

St-Christophe.—Albert Sorel est un historien plutôt qu’un romancier, et, à ce titre, on le compare à Guizot et à Taine.

Wenceslas.—J’ai visité le château de Chambord, mais je n’ai pas vu la fameuse vitre sur laquelle avait été écrite la célèbre boutade rimée de François Ier :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s’y fie.

Elle a été brisée par Louis XIV, dit on, à la prière de Mlle de la Vallière. 2° Staël se prononce Stal.

Rhecto.—L’amour est une religion qui a ses mystères et ses sacrifices. On croit ; on ne discute pas.

Sibyle.—Vous me voyez désolée de ne pouvoir vous être utile.

Zénaida.—Le langage des timbres-postes, le langage du mouchoir, le

langage de l’éventail. . . . Ah ! que c’est bête tout ça ? Si je les donne quelque jour, ce sera à mon corps défendant. 2° On n’accepte aucune politesse d’une personne qu’on ne connaît pas.

Stranio.—Je vous assure que votre lettre est fort amusante. Mais que dirait Lelian, ô Stranio, si je lui faisais part de votre opinion sur son sexe ? 2° Le gentilhomme huissier de la Verge Noire doit savoir faire des saluts. C’est tout ce qui est exigé de lui. Avez-vous l’ambition d’avoir l’échine la plus souple de la Province ? Je vous préviens que vous avez de nombreux rivaux.

Liseur.—Georges Rhodenbach est un prosateur et un poète, un artiste et un rêveur. On ne lui reproche qu’un peu de préciosité et d’attarder trop son esprit dans l’atmosphère mélancolique des cités mortes qu’il chante. Lisez *Bruges la Morte*, *Un Musée de Béguines*, et, vous l’admirez dans le souci qu’il a de chercher des mots en concordance avec le son des cloches avec les murmures des sources, et les prières des nonnes. Je suis heureuse de reproduire dans une de ces pages, le poème où Mme Cécile Laberge, notre collaboratrice, a puisé l’extrait qu’elle cite dans son article.

Bonne-Enfant.—Je suis avec vous. N’en doutez jamais.

Ame Musicienne.—Voulez-vous une jolie romance ? demandez le *Rondel de l’Adieu* :

Partir, c’est mourir un peu,
C’est mourir à ce qu’on aime,
Et l’on part, et c’est un jeu,
Et jusqu’à l’adieu suprême,
C’est son âme que l’on sème,
Que l’on sème à chaque adieu. . . .
Partir, c’est mourir un peu !

L’air qui souligne les mots a tout le charme, la douceur mélancolique que votre âme musicienne puisse désirer.

Lorely.—Tout n’est pas dans le compliment mais dans son apropos et